

# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS  
France

Un an ..... 6 f »  
Six mois ..... 4 »  
Trois mois ..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS  
Étranger

Un an ..... 6 f »  
Six mois ..... 4 »  
Trois mois ..... 1 50

# Gare aux Bouffe-galette

## C'EST TOUS DES SALTIMBANQUES!

# LES FOSSOYEURS DE SAUTUMIER



## TAS DE PANTINS!

Les bouffe-galette de l' Aquarium nous sont revenus de vacances aussi fumistes qu'avant; les trois ou quatre mois de flemme, entrelardée de patachonnades, qu'ils viennent de tirer, n'ont rien changé à leur naturel.

Saltimbanques ils sont partis!

Saltimbanques ils reviennent!

Mieux, en les toisant bien, y a mèche de constater que leur dose de pitrerie n'a fait que croître et embellir.

Pour nous le prouver, ces sacrés jean-foutre n'ont même pas attendu que l'abbé Lemire, — un des plus assidus lève-coude de la Buvette, — ait siroté son demi-cent de chartreuses.

C'est sur le Sénat que s'est jouée la première pantalonnade. Ça a été joyeux, et n'a duré que deux jours: lundi et mardi.

Le Sénat a l'épiderme plus insensible

qu'un blindage de cuirassé, — aussi ne s'est-il pas ému pour si peu.

Et il a eu bougrement raison! Car, s'il végète jusqu'à l'époque lointaine où les bouffe-galette lui couperont les vivres, ça peut durer jusqu'à la fin des temps. D'autant plus que, — même pour recurer leurs chaises percées, — il faut que les têtes de veau de la Triperie Sénatoriale donnent leur assentiment.

A plus forte raison faut-il que ces gâteaux opinent du bonnet quand il s'agit de varier leur mode de recrutement.

D'ailleurs, de quoi était-il question?

De les envoyer paître?

Que non pas! Nul député ne songe à balayer ces détritiques.

Bien au contraire, s'ils voyaient le balai apparaître, les bouffe-galette seraient les premiers à se mettre en travers pour protéger le Sénat.

Et ça, parce que le Sénat leur est indispensable. Après quoi aboieraient-ils s'ils ne l'avaient pas? Il est pour eux ce qu'est la lune pour les cabots: une occasion de japer à pleine gueule et d'illusionner sur leur importance.

Puis, pourquoi s'offusqueraient les sénateurs?

On a agité la question de les faire élire par le suffrage universel. Ce fourbi ne doit pas être pour leur déplaire. Les résultats archi-dégueulasses que donne ce genre de

votellerie, appliqué à l'autre assemblée, les rassure complètement.

Qu'on le veuille ou pas, la votellerie sera toujours ce qu'elle est: l'abdication des initiatives populaires, le soporifique abrutissant qui embistrouille les caboches et nous fait prendre des vessies pour des becs de gaz.

—o—

Le « Sus au Sénat! » est un boniment antédiluvien. Opportunards et radicaux en ont joué tour à tour.

Et c'est pas fini, hélas!

Déjà, en 1875, Pascal Duprat gueulait contre la chambre haute, — avec l'approbation de Méline et du vieux tronc galonné, Billot.

Depuis lors, Pascal Duprat a cassé sa pipe et, Méline et Billot, aujourd'hui ministres, ont à leur actif une telle kyrielle d'opinions successives, qu'ils ne se souviennent plus d'avoir beuglé « Sus au Sénat! »

En bons ministres qu'ils sont, ils protègent ce qu'ils ont attaqué.

D'autres ont repris la chanson pour leur compte et, depuis vingt ans, ils ne s'est quasiment pas écoulé d'année que les bouffe-galette n'aient bavé contre le Sénat.

Ça ne tire pas à conséquence et ça fait bien dans le tableau.

Nous autres, pauvres bougres de prolos, nous sommes tellement gobeurs que nous coupons dans cette pommade et que nos



sympathies vont à ces jean-foutre de bouca-neurs.

Nom de dieu, ce qui leur irait richement mieux que nos sympathies, c'est une cargaison de coups de pied dans le croupion !

Ainsi, faribole plus crevante que toutes les autres : ces dernières années on a voté à l'Acquarium une demi-douzaine de propositions du même tonneau que celle de l'autre jour, réclamant l'élection des sénateurs par le suffrage universel.

Et le Sénat ne s'en porte pas plus mal !

Toutes ces trouducateries peuvent passer facilement pour de la guognotte, en comparaison des fumisteries que les vingt-cinq francs se sont offertes cette semaine.

Nous disions donc que ces bougres là n'ont rien trouvé de plus neuf, pour se faire mouser, que de tailler une croupière au Sénat.

Ca ne leur a guère réussi !

Plus bêtes que des ânes, ils se sont entêtés là-dessus et, grâce à une botte de foin que les ministres ont mis sous le nez des plus bourriques, les birbes se sont déjugés en une demie heure.

Mardi, ils ont d'abord décidé, malgré les ministres, que le Sénat serait élu par le suffrage universel.

Puis, dix minutes après, les ministres refusant de chatouiller sous le menton les gâteaux de la Triperie, afin qu'ils acquiescent au projet, les députés ont approuvé le refus des ministres.

De la sorte, y a rien de fait !

Les votalleries des bouffe-galette et une vesce de loup, c'est kif-kif bourriquot.

De ça, ces sales moineaux s'en foutent ! Que les réformes qu'ils mettent en chantier aboutissent ou non, c'est le cadet de leurs soucis.

Ce qu'ils guignent, c'est d'amorcer le populo, — et rien de plus !

La nouvelle fumisterie qu'ils ont manigancée leur réussira-t-elle ?

Tomberons-nous encore dans leur panneau et prendrons-nous au sérieux ces gueuleries contre le Sénat qui, pour eux, ne sont qu'une roublardise, — un moyen de se mettre en vedette ?

Espérons que non, bon dieu !

Il serait bougrement de saison que la bouze de vache qui nous obscurcit la vue nous tombe des quinquets, afin que nous ne nous laissions plus empaumer par le saltimbanquisme des politicards.

Nous devrions pourtant être fixés sur le compte de ces chameaux. C'est pas d'hier seulement qu'ils nous font avaler des couleuvres !

Ce qui serait bath aux pommes c'est que le populo les laissât cuire dans leur jus, sans plus s'occuper d'eux que d'une croûte de chien.

Puis, dans quelques mois, quand, arrivés à fin de bail, ils voudront se faire réélire, il n'y aurait plus qu'à décrocher l'éventail à bourriques et à leur signifier un congé définitif.

S'ils demandaient des explications, y aurait qu'à leur dégoiser :

« Bougres de feignasses, fermez vos plombs et déguerpissez, on vous a assez vus ! Vous nous avez assez posé de lapins, maintenant, c'est fini, ça ne prend plus ! Tout de même, nous avons pour vos bobines un brin de reconnaissance, car ce sont vos salauderies qui nous ont dégrassé les boyaux de la tête.

« Si vous aviez été un peu plus propres, si vous aviez eu un atome d'honnêteté, nous aurions marché plus longtemps.

« Désormais, on a les pieds nickelés, nous savons que l'Etat est la trente-sixième roue d'un fiacre, par conséquent qu'on peut s'en passer facilement. C'est ce que nous allons faire !... »

Ah oui, ce serait chouette, si, à la prochaine votallerie, le populo était assez dessalé pour tenir ce langage aux mendigoteurs de suffrages !



### LA CLASSE

(Voir le dernier numéro)

L'arrivée. — Dès l'instant que vous avez fichu les pattes sur le pavé du quartier, les jeunes fistons, je ne saurais trop vous recommander de vous tenir à carreau.

On vous a encore fait aligner, car l'alignement joue un très grand rôle dans la vie de troufion. C'est très important, ça, et la « revanche » dépend peut-être de cette ainerie.

Cette fois, on vous a mis sur quatre rangs, les plus grands à la droite et les plus petits à la gauche, puis des cabots et des sous-offis sont venus pour s'emparer de vous.

Les hurlements recommencent. Désormais, pendant au moins six mois, ce ne sera qu'abolements à vos oreilles. Surtout, faites attention à l'adjudant, le chien de quartier, la terreur des troufions, la bête noire des prisonniers qui rôdaille autour de vous, tout en faisant le bel esprit. Ne sourcillez pas à ses facéties de mauvais goût. Dites-vous que cet idiot, cet incapable de quoi que ce soit d'utile, n'est qu'une brute stupidifiée par les règlements, abétie par la mélancolique vie de caserne, qui ne trouve son plaisir qu'au fond d'une verrée de tord-boyaux ou dans un libellé de punition alors que, s'il eût plaqué le métier, son congé fini, c'eût peut-être fait un chouette zigou, déluré et franc d'allures.

Il faudra vous méfier de ce merle-là comme du choléra. C'est de lui principalement que vous dépendrez durant votre séjour sous l'uniforme et si votre tête lui déplaît, il ne vous marchandera pas les nuits de planche au lazaro.

Pas malin de lui échapper, pourtant. Sans fanfaronnades, ni bassesses non plus, dès que vous aurez compris l'ineptie de ce métier, vous verrez par vous-mêmes que ce n'est pas difficileux.

—o—

On vient de vous répartir dans les escouades. Le « double » vous a comptés, puis s'adressant aux cabots, il a dit en vous désignant : « Emmenez « vos » hommes ».

Vous voici donc dans la chambrée, ahuris, déjà tourneboulés par les quolibets des anciens qui se donnent de la gaieté à cœur joie :

— V'là ton pieu, eh, bleusaille ! faudra voir à filer droit, hein, la classe ? C'est moi que j'suis ton ancien.

— Pose ton baluchon, sale pékin. Faudrait pas rouspéter, des fois. Dégrouille-toi, v'là qui faudra vous cavalier à l'habillement.

— T'es encore saoul d'hier, dis, barbouillé. Ici, mon vieux, faut pas faire suisse, sans ça t'y coupe pas pour trente jours de chambre.

Et ça gueule, ça hurle, ça grogne constamment ; le sergent de semaine traverse les chambrées au pas gymnastique, jette un ordre aux cabots, débordés ce jour-là, mais tout heureux de se sentir beaucoup d'autorité.

— Patinez-vous, les caporaux ; rassemblez vos hommes devant le magasin d'habillement... au trot, au trot !

Et les cabots d'aboyer illico :  
— Hardi, les bleus de « mon escouade », grouillez-vous, nom de dieu. Faut cavalier chercher les fringues !

De tous côtés, ça court ; dans les escaliers, c'est un incessant piétinement, puis des cris, toujours des cris !

Vous dégringolez dans les cours où à nouveau, on recommence les inévitables alignements. Si vous vous tourneboulez déjà vous aurez à souffrir. Ne vous mettez pas la caboche à l'envers, trottez comme les autres, puisque maintenant vous faites partie du grand troupeau et que vous êtes considéré comme bétail, — ce qui ne veut pas dire, lorsque la courroie de la Discipline deviendra par trop flétrissante, qu'il ne faut pas montrer les crocs en ne craignant pas de réclamer à Mossieu Qui-de-droit.

—o—

— Tenez, attrapez ce pantalon ; enfilez-vous cette capote... dépêchez-vous, tonnerre de dieu ! Il vous faut plus de temps qu'une putain pour vous habiller.

Vos doigts s'écrochent après les boucles du falzar si pompeusement nommé pantalon par le garde-magasin ; vos ongles se brisent à bouillonner ce sac qu'est la capote ; une sueur d'angoisse perle sur votre front... allez, ce n'est

pas fini, les bleus, ce n'est que le prologue de votre nouvelle existence.

Vous ne chantez déjà plus, bientôt vous déchantez complètement.

— Par ici, le jeune soldat, venez essayer un képi.

Un ancien, — le manipulateur, — une pile de képis dans les bras, vous colle sur la tête un képi une fois trop grand. Il s'assure au moyen de son doigt qu'il y a beaucoup de jeu entre la partie postérieure de votre crâne et la coiffure qu'il vient de vous remettre.

— Ça c'est le képi numéro un, qu'il vous dit, passez à côté qu'on vous donne le numéro deux et celui d'instruction.

— Mais il est trop grand ce képi.

— Ça ne fait rien, il se retrécira ; c'est express !

À côté, un autre manipulateur vous redonne un autre képi, à peu près du même tonneau que celui que vous possédez déjà, puis un autre, le numéro trois, celui « d'instruction ». Ce dernier est tout crasseux. Il accuse plusieurs années de service, et bon nombre de crânes ont transpiré dedans.

Vient ensuite le linge de corps : des chemises, des caleçons ; un long ruban bleu dans lequel il vous faudra cracher longtemps pour lui donner les six plis réglementaires et qui vous servira de cravate ; puis un mouchoir, un seul, tout raide d'apprêt, qui vous fera le nez bleu chaque fois que vous vous en servirez. Quand vous le laverez, ce tire-jus, et que vous en aurez besoin, il vous restera toujours la ressource de vous moucher avec vos doigts.

Par exemple, on n'oubliera pas de vous donner des gants, — de gros gants de coton blanc qui, lors des revues, vous dispenseront de vous laver les mains. Les chaussettes n'ont pas été prévues par les règlements : c'est un luxe bon pour ces sales pékins.

Après c'est l'équipement : un havre-sac, un ceinturon, des courroies en veux-tu en voilà, puis un sac à brosse, un bidon troué ou empoisonné, un quart, une trousse dépourvue de fil, d'aiguilles, de glace qu'il vous faudra illico remplacer avec votre bonne galette si vous ne voulez pas qu'à la prochaine revue l'on vous foute au clou sous prétexte que vous avez perdu ces objets, ou mieux — que vous les avez vendus.

—o—

Ficelés comme des andouilles, foutus comme l'as de pique, vous sortez du magasin d'habillement, chargés comme des bourriquots. Il vous faut maintenant grimper à la chambrée où des anciens vous montreront comment se range votre fourbi.

Oh ! ils ont vite fait de vous apprendre : comme vous avez encore un peu de monouille, ils bâclent eux-mêmes votre paquetage, puis vous entraînent à la cantine.

La journée se tire ; demain il vous faut passer la visite du major, puis la revue des officemars de votre compagnie qui s'assureront comment vous êtes frusqués.

Vous dégringolez chez l'obséquieux cantinier et la noce — toujours la même ! — recommence.

On casse une croûte, on s'enfile de la vinasse, puis on s'entonne des tords-boyaux. L'ivresse monte, enténébre les caboche ; la vie civile est déjà loin... on ne pense plus aux chieries de la journée qui vient de s'écouler, à celles qui suivront...

On boit, on boit, car il faut boire quand on est troufion, et aux saladiers de vin succèdent les punchs dans des gamelles de campement. Les anciens bavent de joie. Ce sont des malins, ces lascars ; ils en connaissent des affaires ; ils en possèdent des petits talents de société qu'ils vont mettre illico à exécution !

L'un d'eux a sorti son godillot, il l'a rempli de vinasse et il boit à même. Mais ça, c'est pas très fort. Un autre fait circuler son quart de fer-blanc dans lequel il y a du punch, et chacun y dépose un glaviau. L'ancien avale le tout sans sourciller.

— Hein ? Il a de l'estomac le type.

— C'est un rigolot, l'ancien.

— Ah ! pour sûr.

— Oh ! il a fait plus fort que ça. Une fois, y a un gribier qui a tordu sa chaussette russe dans son verre d'absinthe, il a tout lapé.

— Merde, alors !

Sur ces dégoûtations, jusqu'à l'appel du soir, on a goulé ferme... après quoi, les renards ont couru dans la caserne.

Jeunes troufions qui voulez vous tirer indemnes de cette existence et qui tenez à votre dignité, éloignez-vous de ces salauderies. Il y a bien d'autres façons de s'amuser, quand on s'en sent le cœur, — car souvent les larmes vous viendront aux yeux, d'ici quelques jours !



## Les Fossoyeurs de Sautumier

Sautumier, député social de Neuilly, est mort cette semaine, — et d'une façon tragique.

Il était de cette génération de bourgeois-intelligents qui tournent le dos à leur caste et font risette au populo.

Marchent-ils pour ses beaux yeux? Bataillent-ils pour le plaisir de battre en brèche les préjugés et de faire la nique au vieux monde, — et ça, sans espoir de récompense?

C'est douteux!

Comme conséquence de leur activité, ils gagnent, pour le moins, un fauteuil à l'Aquarium.

Et ils ont d'autant plus chance de réussir qu'ils s'amènent sur le chantier, avec les atouts de l'instruction que papa leur a fait donner : ils savent écrire et ont la langue bien pendue.

Sautumier a été un exemple : nouveau venu dans le socialisme, en un rien de temps il s'est trouvé aux premiers rangs et a eu tôt fait de décrocher une timballe électorale.

Sa galette l'y aida beaucoup.

Quant à chercher quelle fut la part de bonne foi et la part d'ambition de ses opinions, — c'est une besogne qui n'est plus de saison.

Sautumier est mort, qu'il dorme en paix son dernier sommeil.

Je veux jaspiner — non sur son compte — mais sur les circonstances qui l'ont poussé à la mort et sur les malpropétés de la prêtraille durant son agonie et autour de son cadavre.

—o—

Sautumier, veuf depuis un an et père d'une fillette de quatre ans, vivait en ménage avec une actrice.

Vous voyez d'ici la gueule des parents — des birbes tout ce qu'il y a de plus collet monté. Quel scandale pour eux!

Ça dut être pire quand ces moineaux-là apprirent que l'actrice de leur fils était enceinte.

« Si c'est pas honteux! qu'ils durent jérémyer. Une actrice enceinte! ça ne s'est jamais vu... Cette fille ignore donc qu'il y a des avortées à chaque coin de rue!... »

Et Sautumier fut plus bassiné que jamais! On lui reprocha de boulotter la galette de sa fille... et patati et patata.

Voilà qu'il tombe malade et, tout naturellement, puisqu'il vivait avec sa compagne, ce fut chez elle qu'il s'alita.

Le père, mandé par « l'actrice » de son fils, s'amena.

Crédieu, ce qu'il dut s'essuyer les pieds!... Non en entrant, mais en sortant de l'appartement, afin de se purifier de ce que les collectes appellent « le contact physique ».

Y eut des scènes entre le père et le fils!

Tant et si bien que, Sautumier, affaibli par la maladie, n'ayant plus la caboche assez forte pour endurer ce cramponnage, profita d'un moment où il était seul pour en finir.

Il sortit de son plumard, ouvrit la croisée, l'enjamba et sauta dans le vide... Il vint s'affaler sur le trottoir, sans avoir eu la veine de se tuer du coup.

Savez-vous qui s'amena le premier?

Un raticchon!

Ces maudites bêtes, aussi noires que puantes, ont un flair du diable. C'est pire que les corbeaux qui suivent les armées à la trace, dans l'attente des cadavres.

On remonta Sautumier; le malheureux était flambé et, déjà, n'en valait guère mieux.

Quoique ça, on trouva moyen de lui faire renier sa compagne. Ce que la famille a dû jubiler de ça! et en conclure que « l'actrice » s'était accrochée à lui, kif-kif une sangsue.

« Pas ici! Pas ici!... » aurait supplié Sautumier — voulant dire qu'il désirait ne pas être replacé dans le pieu qu'il venait de quitter. Et pour qu'il n'y eût pas à équivoquer — afin que ça paraisse un reniement complet, on lui a fait ajouter :

« Ne pouvant sortir par la porte, j'ai déguerpi par la fenêtre! »

Nom de dieu, je ne connais rien de plus écœurant que ces prétendus reniements extorqués à des moribonds.

Ah, c'est du propre, la famille bourgeoise!

On nous donne ça comme un pilier de la Société.

Cochon de pilier!

—o—

Afin que rien ne reste du Sautumier qui a vécu une vie plus normale que celle que lui

réservait le crétinisme bourgeois, il ne suffisait pas qu'on puisse l'accuser d'avoir renié sa compagne.

Il fallait lui faire renier ses idées!

De cette ignoble besogne, le raticchon s'en est chargé!

Le maudit frocard n'a pas lâché sa victime d'une seconde : il est resté courbé sur le moribond, toutes griffes au vent, non pour essayer d'atténuer ses souffrances, mais pour lui escroquer quelques bredouilllements, un mot de travers, qu'il pourrait interpréter en faveur de sa garce de religion.

Il se foutait de faire pâtir davantage le malade, autant que de sa première soutane!

Pendant les quelques heures que dura l'agonie du malheureux, l'ensoutané fut hideux : il lui serinait de se confesser, lui bavait de se repentir.

C'était immonde!

Et ce qui est pitoyable c'est qu'il ne se soit pas trouvé là un des amis de Sautumier, assez costaud pour foutre son bourreau à la rue, — à grands coups de pied dans le cul.

Bon dieu, ça ne prouve pas en leur faveur!

Ont-ils craint le scandale d'une expulsion catégorique?

Qu'eût été ce léger « scandale », comparé à la scandaleuse attitude du raticchon!

Ils ont une excuse : ce sont des parlementaires. Ils ont peut-être voulu parlementer avec le frocard, tandis qu'il n'y a, avec la vermine noire, qu'à attraper les pincettes.

—o—

Les amis de Sautumier ont d'autres griefs : pourquoi leurs cachotteries au sujet de sa mort?

Il s'est suicidé!

Pourquoi essayer de le cacher?

C'est bête de la part de socialos et de matérialistes.

Les crétins, — tenant le suicide pour un déshonneur, — sont excusables d'user de pareilles hypocrisies.

Mais, d'un matérialiste, ça ne s'explique pas.

Il peut blâmer le suicide, mais quoique ça, n'avoir aucun mépris pour celui qui, — connaissant l'heure à son cadran — entre volontairement dans la mort.

Au surplus, une telle cachotterie n'est pas qu'une niaiserie : elle rend inexplicable la mort de leur ami; il apparaît comme un déséquilibre qui, dans un coup de folie ou de fièvre chaude, s'est escouffé.

Au contraire, en disant la vérité, la mort de Sautumier s'explique lumineusement : on le voit victime.

Victime des préjugés familiaux!

—o—

Famille et religion ont eu leur cadavre!

La famille peut s'enorgueillir de ce que Sautumier, à l'agonie, a semblé renier sa compagne.

Quant à la frocaille, elle n'a pas lâché sa proie d'une semelle et a jeté de l'eau bénite sur le cercueil.

Quelles dégoûtantes mesquineries!

Je ne sais frotte pas ce qui l'emporte dans ces tripataillages :

Impécillité ou méchanceté?

Triples buses, qui accaparez les cadavres pour vous tailler une bannière dans leur peau, sachez donc que la mort est une chose de mince importance.

Quand une lampe s'éteint, l'essentiel n'est pas de savoir si, en cet instant, elle charbonne et fume, mais bien si, alors que l'huile abondait dans sa panse, elle donnait une chouette lumière.

De même de nous, l'essentiel est de vivre une existence galbeuse.

Dire ce qu'on fait, et faire ce qu'on dit!

Voilà qui importe.

Quant à l'attitude qu'on aura en face de la camarde, c'est aussi secondaire que les glapissements d'un nouveau-né.

Du moment qu'on meurt, c'est que tout part, tout s'en va..., aussi bien la chaleur du sang que la pensée.

Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce qu'on ait du trouble dans la caboche; en ces minutes-là il suffit qu'un crampon tanne le moribond, pour que sa volonté à l'agonie acquiesce à n'importe quoi.

De ceci, il ne reste qu'à conclure, — en ce qui concerne Sautumier, — que si famille et frocaille avaient encore deux liards de pudeur ils tairaient leur gueule.

Le reniement de sa compagne,

Le reniement de ses idées,

Prouvent contre eux, — et non contre lui!

## Loufoqueries administratives

Dans le *Temps*, le drap de lit d'Hébrard, le birbe aux quatorze cent mille balles du Panama, y a des fois des flanches qui sont bons à piger.

Dernièrement, j'en ai dégotté un au sujet des loufoqueries administratives : il s'agissait d'un bonhomme qui avait une pension de 600 balles à palper.

Le jour de la sainte touche venu il s'informe comment il doit s'y prendre :

On lui a dit qu'avant de passer à la caisse pour le premier trimestre il devrait se munir d'un acte de naissance et d'un certificat de vie, lequel serait visé par le maire de sa commune et légalisé par le sous-préfet. Il trouva que c'était bien des affaires ; mais il s'agissait de 150 francs, et puis c'était la lune de miel de la retraite. Il fit les démarches nécessaires et empocha les 150 francs.

Le second trimestre vient. « Je n'ai plus qu'à me présenter, pense-t-il. Je signerai le reçu et tout sera dit. »

Il était loin de compte.

On lui demanda un certificat de vie délivré par le maire :

— Mais, objecta-t-il non sans quelque étonnement, qu'est-ce que le maire peut avoir à faire là-dedans? La meilleure preuve que je suis vivant et bien vivant, c'est que me voilà en chair et en os et que je suis prêt à vous donner ma signature.

— Il nous faut un certificat ; c'est le règlement.

— Mais je vous ferai remarquer que le maire va être forcé de certifier une chose qu'il ne sait pas *de visu*. Car vous pensez bien que je ne vais pas aller l'importuner de ma visite. J'enverrai par mon domestique mon certificat à la mairie, d'où il reviendra signé par le maire qui me le réexpédiera sans l'avoir vu. Il faudra que le maire soit plus confiant que vous, car il en croira mon domestique sur sa parole ; et vous, sur la mienne, que je vous donne pourtant en personne, vous ne voulez pas croire que je suis vivant.

— C'est la règle, monsieur, et nous vous prions de ne point oublier que la signature du maire doit être légalisée par le sous-préfet.

— Mais, pardon ! Si vous pensez que je puis contrefaire la signature du maire et le cachet de la mairie, comment êtes-vous assuré que je ne fausserai pas également celle du sous-préfet? Il faudrait, ce me semble, pour pousser la logique jusqu'au bout, que la signature du sous-préfet fût légalisée par le préfet, dont la signature irait à son tour chercher une nouvelle légalisation chez le ministre ; ce ne serait pas la dernière, car il n'y a pas de raison pour que la signature du ministre ne puisse être imitée comme les autres. Force sera bien de remonter à M. Félix Faure ; après quoi il faudra tirer l'échelle ou plutôt il faudra dresser celle de Jacob, pour monter jusqu'au bon Dieu, qui seul aura le droit d'authentifier toutes les signatures.

— Ma foi, conclut mon ami, qui n'aime pas beaucoup les dérangements inutiles, toutes ces formalités m'ennuient, Je préfère les abrégier. Je ne passerai qu'une fois par an toucher ma pension et je me ferai délivrer du même coup les quatre trimestres.

— Vous n'y gagnerez rien, monsieur, lui répondit doucement l'employé. Il vous faudra apporter quatre certificats de vie.

— Comment ! si j'ai un certificat qui atteste que je suis encore vivant le 1<sup>er</sup> janvier 1897, il faudra que j'en apporte un autre qui déclare que je l'étais en octobre 1896 et en remontant plus loin au mois de juillet de la même année!

— C'est la règle.

— Mais votre règle n'a pas le sens commun. Elle oblige tous les retraités, et Dieu sait si le nombre en est grand chez nous, à d'inutiles et sottes paperasseries. Elle force d'innombrables fonctionnaires à perdre un temps précieux...

— Oh! monsieur, ce n'est qu'une signature à donner.

— Eh! oui, ce n'est qu'une signature, mais c'est parce qu'ils ne vérifient pas eux-mêmes le fait qu'ils certifient, qu'ils authentiquent de leur signature. Et s'ils ne le font pas c'est que la chose est impossible. Ils passeront leur vie à vérifier celle des autres. Le certificat qu'ils donnent est un certificat en l'air...

— Peu nous importe! c'est un certificat. Nous en avons besoin pour la régularisation de notre



comptabilité. Vous nous apporterez le vôtre, ou vous ne serez pas payé de vos 150 francs.

Hein, c'est-y assez idiot!

Mais ce qui l'est davantage c'est que tout en notant ce maboulisme administratif, *Le Temps* trouve que tout est pour le mieux dans la salope de société actuelle.



### Les Prolos des Omnibus

Comme dégoûtation, la compagnie des omnibus tient le record.

La semaine dernière, tandis que ses prolos étaient à la réunion de Tivoli, elle a fait passer une ronde de mouchards dans les turnes où elle loge les palefreniers et tous les gas qui n'étaient pas au plumard ont été marqués au crayon bleu.

Il semble qu'en dehors du turbin ses prolos devraient avoir leurs coudées franches et qu'il devrait lui suffire qu'ils soient debout à l'heure qu'elle fixe.

Eh bien, non! Ça ne lui suffit pas.

Elle veut tenir ses esclaves plus bridés que ses canassons.

Le lendemain, parmi ceux qui avaient assisté à la réunion, une kyrielle ont su ce qu'il en coûte de ne pas être des plats-culs. Malgré qu'ils fussent au travail à l'heure militaire, une quantité d'entre eux ont été fichés à la porte.

Et le Cuvinot, avec le culot qui le caractérise, ne manquera pas de prétendre que les pauvres bougres qu'il exploite et qu'il mène au fouet, sont des « hommes libres! »

### Dans le meuble

C'est une rude boîte que celle de monsieur Hirsch, avenue Parmentier, — tellement boîte que déjà quelques prolos se sont laissés aller à des voies de fait sur le gniass du patron.

L'animal exploite une trentaine de prolos, — de préférence des étrangers, — non pas qu'il les gobe mieux que les français, mais uniquement parce qu'il y a mèche de les payer au dessous des tarifs.

Cette question des prolos étrangers est toujours présentée de sale façon : les bourgeois, — et aussi certains sociaux à la manque, — s'en prennent aux ouvriers, tandis que le vrai coupable, c'est le singe.

Un étranger s'embauche où il peut, quand il débarque à Paris : ignorant la langue, les tarifs, il est facilement roulé par les galeux.

Et y a pas que les étrangers à qui ça arrive : quantité de provinciaux sont logés à même enseigne.

Il n'y a quasiment pas de métier où les ouvriers de certaines régions de la France n'entrent en concurrence avec d'autres, sur des questions de salaire.

Donc, au lieu de nous chamailler entre prolos, réservons notre exécution pour qui de droit : pour le patron!

Pour en revenir à notre bouc, le nommé Hirsch en pince pour les étrangers.

Et ce qu'on masse dans son baigne! Tandis que, dans toutes les boîtes de tapisserie, la journée est de neuf heures, chez lui elle est de onze et, en outre, la paye est presque d'un quart inférieure au tarif.

Ce n'est pas tout : il faut bûcher, même le dimanche matin, — et celui qui manque ce jour-là est fichu à pied pour huit jours.

Quant à celui qui arrive cinq minutes en retard, on lui retient une demi-heure.

Afin d'activer la production, le singe n'a rien trouvé de mieux que de gratter avec ses prolos : comme ça, il voit tout et sert d'entraîneur. Et dam, malheur à qui ouvre le bec! Faut pas causer.

Ce qui est plus tordant c'est que ce sacré galeux mesure le temps que l'on passe aux chiottes; si on ne débouffe pas assez vite, il s'amène, secoue la porte et exige qu'on active.

Inutile de dire que les bons bougres l'ont dans le nez!

Et voilà les conséquences de l'exploitation : haines carabinées des prolos à l'égard de leur galeux qui, hypnotisé par les pièces de cent sous, ne voit rien en dehors de la fortune qu'il veut conquérir.

Ne serait-il pas plus chouette, au lieu de se casser le trognon pour rafler cet or maudit, de bibelotter en douceur et de vivre gentiment, en frangins, dans des ateliers d'où patron et exploitation seraient de sortie?

### Les Allumettiers

Les pauvres gas s'en sont retournés à leurs bagnes, retour de leur balade aux chameaux de la gouvernance, gros-jean comme devant.

Cette fois même, la crapulerie dépasse la moyenne : au lieu de les envoyer faire foutre, comme c'était son habitude, l'administration des allumettes a accouché d'un coup de bandit.

Les camaros savent qu'à tripatouiller le phosphore on attrape des maladies qui vous rongent les os et pourrissent le corps.

Il est tout simple que les pauvres bougres, dont le phosphore abîme la santé, soient soignés aux frais du patron qui gagne des millions sur leur travail.

Or, ce patron, c'est l'Etat! Et comme l'Etat aime bien encaisser mais non déboursier, il n'en pince guère pour foutre des remèdes aux allumettiers qui se sont esquinés le tempérament à son service.

Jusqu'ici pourtant, il les avait soignés couçicouça. Mais, voici que, maintenant, il ne veut plus rien savoir.

On a passé une grande revue des nécrosés et on les a classés en trois catégories :

Primo, ceux qui ne sont presque pas attigés et qui seront réintégrés au baigne illico, afin de les plomber à fond.

Deuxièmement, les tout à fait malades, à qui une vague distribution de pièces de cent sous fermera le bec.

Troisièmement, les malades en passe de devenir incurables et qui vont être foutus à la porte kif-kif des malpropres.

—0—

C'est-il assez salaud! Les pauvres bougres ont beau groumer, les grosses légumes n'en font qu'à leur guise.

Et ça durera tant que les allumettiers, le nez en l'air, ne verront pas de salut en dehors de l'intervention de l'Etat.

Il faut vraiment être nigaudin pour aller demander protection à son bourreau!

Qu'ils se fourrent dans le siphon que la gouvernaille ne fera rien pour eux, — et ne veut rien essayer.

Si elle voulait, il y a belle lurette qu'elle aurait enrayé la nécrose par la suppression des allumettes phosphorées. Quoi qu'on en dise, y a mèche d'en fabriquer par d'autres procédés. Et la preuve en est qu'à l'étranger, principalement en Belgique et en Angleterre, ces souffrantes sont abandonnées depuis belle lurette.

Et tout le monde s'en trouve bien!

Il est vrai d'ajouter que dans ces patelins, la fabrication des allumettes est libre, au lieu d'être, comme chez nous, un monopole gouvernemental.

Aussi, les fabricants ont-ils intérêt à perfectionner les souffrantes et à les livrer aux consommateurs à bon compte.

Et c'est pas chérot, foutre non!

En Angleterre, on n'use quasiment que des allumettes suédoises, — en boîtes du même calibre que celles que l'Etat vend deux ronds en France.

Là-bas, ce n'est pas la boîte unique qui vaut deux sous, c'est la douzaine de boîtes.

Oui les camaros : en Angleterre, pour deux sous on a une douzaine de boîtes d'allumettes suédoises!

Est-ce à dire que les fabricants d'allumettes se ruinent pour le plaisir d'éclairer leurs contemporains?

Ah ouat! sur ce prix ils trouvent encore moyen de gratter un beau bénéfice.

Ceci vous donne une idée de la volerie pyramidale dont nous sommes victimes : l'Etat nous gruge d'une façon tout plein infecte.

Et nous sommes assez poires pour nous laisser faire!

Bien mieux, malgré que les allumettes lui rapportent des sommes fabuleuses, il ne veut rien faire pour les pauvres bougres qui l'enrichissent.

Du moment que les malheureux allumettiers ne peuvent plus turbiner, il veut les foutre au rancard.

C'est le comble de la crapulerie!

Y a pas à s'étonner ni à s'indigner, l'Etat n'en fait jamais d'autres!

### PRINCESSE FIN-DE-RACE

Décidément, y a plus de mœurs!

A preuve qu'une princesse vient de lever le pied, sans plus de mœurs que la fille d'un épicier.

Et ce n'est pas avec un prince qu'elle a pris de la poudre d'escampette.

Foutre non! En quoi elle a eu richement raison car, si c'est un mâle qu'elle, voulait, il

lui eut été difficile d'en dégouter un dans les nichées royales.

Si elle avait désiré un scrofuleux ou un syphilitique, à la bonne heure, y en a à revendre dans ce monde-là.

Pour ça, y a pas d'erreur!

Si même, ces races se sont perpétuées jusqu'à maintenant, c'est parce que les gottos royales ont été femmes de précaution : elles ont eu le nez assez creux pour se faire faire des gosses par leurs cochers.

Ce n'est que grâce à cette intervention des larbins que les lignées princières n'ont pas complètement disparu de la circulation.

Seulement, la coutume était d'opérer en catimini, afin que les populos ne sachent rien de ce ravitaillement sexuel.

Mais, maintenant que les rois sont morts, — ou se meurent, — ces précautions deviennent de la couillonnade.

C'est ce que s'est dit une donzelle de la branche des Bourbons, — cette vieille branche que le populo a si carrément fichue au rancard, tant à Naples et en Espagne, qu'en France.

La typesse, fille de don Carlos, s'est fait enlever par un rapin.

Elle était à Rome, avec une de ses sœurs, chez un prince que, turellement, je ne connais pas. Le rapin, qui est marié et père de famille, s'appelle Folchi.

Si c'était au moins un bon bougre! on pourrait l'excuser de mettre le nez dans les affaires des Bourbons. Mais il paraît que c'est le pognon qui est cause de tout!

En levant le pied, la princesse ne s'est pas embarquée sans biscuit : elle a emporté un coffret contenant pour 300,000 balles de bijoux. On ne parle pas de l'argent de poche.

Avec ça, les amoureux pourront se la couler douce,

À la santé des pauvres bougres que les Bourbons, comme tous les monarques, ont tondu si ras!

### Ruminades d'un bon fieu

Les vieux bonzes qui pour toute occupation s'amuse à reluquer l'avenir avec une longue-vue, tous ceux aussi qui font métier d'examiner le présent au microscopie, constatent que le *statu-quo*, comme ils disent, triomphe de tous les côtés.

Rien ne bouge, nom de dieu, pas même le Midi!

Peut-être bien que tout n'est pas aussi tranquille qu'ils se le fichent dans le ciboulot : quand un vaste remue-ménage se mijote, c'est généralement comme ça : y a pas de pet, chacun rumine, chacun prend position ; le fracas est pour plus tard.

Aussi, tout le monde s'y trompe ; c'est dans les périodes d'avachissement et de pourriture apparentes — souvent réelles aussi, mais seulement pour une catégorie d'individus — qu'ont éclaté les vastes chambards, ceux qui renversaient les principes et les institutions moisissés pour dresser des principes nouveaux, représentés dans la société par des couches d'hommes nouvelles.

Ces machines-là ne sont jamais très claires, car les faits sociaux, comme disent les chiens-tistes, sont toujours un fourbi terriblement embrouillé ; pour s'y reconnaître, il faut bougrement de patience et de coup d'œil. C'est pour ça, d'ailleurs, que les historiens et les économistes bourgeois ont si facilement fait admettre leur manière de voir.

Le populo n'étant pas assez calé pour tirer toutes ces histoires au clair, était obligé de s'en remettre à ces lapins, qui lui ont toujours fait prendre des vessies pour des lanternes.

—0—

Le même fourbi se continue sur une vaste échelle. Il y a bien, foutre, de jeunes gas qui leur font carrément le poil, et qui te les secouent d'importance, tous ces vieux bonzes de l'Institut, en livrée verte, comme les grenouilles.

Mais voilà, y ne sont pas nombreux. Comme l'art de chercher la vérité et surtout de la dire, à notre garce d'époque aussi bien qu'aux temps passés, ne rapporte généralement pas autant que les binaises à Rothschild, les gas sont foutus à la porte d'un peu partout, et c'est en crevant de faim qu'ils continuent leurs études.

Ça n'y fait rien ; y a tout de même quelque chose de leurs recherches qui commence à pénétrer dans les siphons ; on commence à savoir par exemple, que toutes les déclarations, tous les discours des nobles et des députés, sous la grande Révolution, étaient de simples foutaises.

Je ne parle pas de la nuit du 4 août ; tout le



monde sait à présent que c'était une pure blague. Quand les nobles ont renoncé à leurs titres et à leurs privilèges, y avait deux ou trois mois que ceux-ci avaient été brûlés par les campluchards et leurs châteaux avec.

La contre-révolution était écrasée dans Paris, après les défaites de l'armée royale : oui, ce bon roi, ces nobles magnanimes, avaient songé avant tout de faire sabrer le populo qui se révoltait. Ça, c'est dans l'ordre.

Voyant qu'ils avaient le dessous, ils firent contre mauvaise fortune bon cœur ; ils eurent la roublardise d'abandonner ce qui était déjà totalement perdu, pour tâcher de conserver le reste ; quittes à conspirer avec les copains d'Allemagne et d'Autriche pour remettre la main sur les anciens privilèges.

—o—  
En réalité, c'est toujours la même chose qui se passe.

Y a pas à gueuler ; ceux qui invoquent la justice, sont de simples niguedouilles. C'est quand on est les plus forts qu'on a le droit de parler ; les vaincus n'ont qu'à fermer leur boîte.

S'ils parlent de justice, d'humanité, c'est les vainqueurs qui s'en foutent ! Ils s'asseoient dessus, car ils savent qu'ils ont pour eux, les sabres, les canons, et les poings des sergots.

C'est suffisant pour étouffer la vérité, pour la chouriner au besoin.

Y a donc plus qu'une chose à faire, quand on a eu le dessous, serrer les poings et ne rien dire.

—o—  
Voilà plus de cinquante ans que le populo des villes, que les masses ouvrières, comme disent les chientistes, se révoltent et se font massacrer inutilement.

Elles n'ont pas obtenu d'amélioration générale sensible ; elles ne sont pas dans une situation sociale meilleure ; elles n'occupent pas la place à laquelle elles ont droit, en qualité de productrices du bien-être. L'ouvrier, malgré les révoltes sanglantes de jadis, est toujours exposé à crever de faim ; il n'a pas la moindre garantie contre un régime économique où ses bras deviennent une marchandise de plus en plus vile, et plus abondante.

On peut aujourd'hui faire exécuter ce qu'on veut : les bras ne coûtent presque plus rien !

Les progrès de machinisme ont mis à pied la plupart des corporations jadis organisées et qui pouvaient raisonnablement donner des garanties à leurs membres.

Les travailleurs encore protégés par une spécialité deviennent des oiseaux rares ; c'est un petit noyau de privilégiés, au sein de la masse des travailleurs, pour qui l'incertitude du lendemain devient de plus en plus cruelle parce qu'il est facile de les remplacer d'un jour à l'autre.

—o—  
Qu'emploie-t-on le plus aujourd'hui, c'est l'homme sans connaissances spéciales, celui qu'on a au plus bas prix, et à qui on peut apprendre en quelques heures ce qu'on veut obtenir de lui.

Les petits métiers d'aujourd'hui sont précisément trop spéciaux pour qu'on puisse en faire un apprentissage. Ce qui est bon dans une boîte ne l'est plus pour une autre. Dans ces conditions, on comprend bien que l'apprentissage serait toujours à recommencer.

C'est aussi ce qui explique pourquoi les patrons ne demandent, comme employés, que des jeunes gens de 15 à 16 ans, et qu'ils préfèrent les apprentis aux ouvriers adultes.

Ils coûtent moins chers d'abord ; ensuite on peut les dresser à sa guise, pour l'usage spécial qu'on veut en faire.

On ne procède pas autrement avec les animaux domestiques.

C'est pour ça aussi que les membres d'une même famille trouvent si facilement à se casser, dès qu'il y a un des leurs dans une boîte.

Les singes sont heureux quand ils peuvent tenir toute la couvée, le père, la mère et les petiots.

Comme ça, ils sont bien sûrs qu'on ne leur échappe pas.

C'est ainsi que les serfs de l'atelier et de l'usine remplacent les serfs de la glèbe.

—o—  
Y a donc rien de fait, nom de dieu ! Pour rien, le chambardement de 89, pour rien les journées de 1830, de juin 1848 et de mai 1871 !

Les grandes semailles rouges ont été déjà faites, et rien encore n'annonce la moisson.

C'est pour ça que le souci de la vie, l'intérêt immédiat, les trois ou quatre sous qu'ils peuvent gagner absorbent les malheureux prolétaires. C'est pas rigolo, bougre, de se faire casser la

pipe ; si dure que soit la vie, on ne se décide à camarder que quand y a plus moyen de faire autrement.

Pour moi, je suis content que le populo ne s'emballer pas comme il a fait jusqu'à présent, dès qu'on lui parle de révolution. Qu'il laisse brailler les révolutionnaires professionnels, bravo et bis ! Ceux là rêvent simplement de sinécures aussi grasses que possibles et de portefeilles ministériels.

Faudrait-être poire pour aller se faire casser la gueule pour eux !

Que le populo rumine, en faisant son turbin ; qu'il aie l'air tranquille, quand ça ne serait que pour endormir les plein-de-truffes et les bouffe-galette, tant mieux !

Au moins, de cette façon, s'il fait une révolution, ça sera pour lui, et pas pour les autres.

## GUEUX D'HIVER !

*Ah! gueux d'hiver, le v'là qui r'vient  
Pour fair' d'la mistoufle au pauv' monde !  
Où qu'j'étais, bandit, j'étais bien,  
T'avais du champ, la terre est ronde.  
De m'garer d'toi j'suis pas foutu,  
Sans feu ni lieu, sans sou ni maille...  
Cristi! fait froid dans la tripaille!  
Ah! gueux d'hiver, pourquoi r'viens-tu ?*

*Quand t'es pas là, c'est la gaieté,  
L'soleil qui fait aimer la vie ;  
Mais dès qu'a disparu l'été,  
C'est l'ombre et la mélancolie.  
Si c'est qu'tu s'rais pas si têtù,  
Comprendrais qu'i faut qu'tu t'en ailles...  
Cristi! fait froid dans la tripaille!  
Ah! gueux d'hiver, pourquoi r'viens-tu ?*

*Songe à tous ceux qui sont comm' moi,  
Qu'ont pas d'demeure et la dent creuse ;  
Y sont des milliers dans l'émoi  
De ta venu' calamiteuse.  
D'nous balayer comme un fêtu,  
T'avras tôt fait, t'es si canaille...  
Cristi! fait froid dans la tripaille!  
Ah! gueux d'hiver, pourquoi r'viens-tu ?*

*C'est la mort qui va s'en payer !  
Suffira pas à la besogne.  
Sa faux dans l'air va tournoyer,  
Rognant sans trêve et sans vergogne.  
Un vrai dégel des va-tout-nu,  
Cent fois mir' que par la mitraille!...  
Cristi! fait froid dans la tripaille!  
Ah! gueux d'hiver, pourquoi r'viens-tu ?*

*Les rich's, en leurs logis bien clos,  
De tes rigueurs n'ont rien à craindre.  
Mais nous qui n'avons rien su' l' dos,  
Not' sort, hélas! est bien à plaindre.  
L'pressentiment m'dit qu'j'ai vécu,  
Que j'suis mûr pour les épousailles...  
Cristi! fait froid dans la tripaille!  
Ah! gueux d'hiver, pourquoi r'viens-tu ?*

Pelloutier.

Bons bougres,

NE GROUPEZ PLUS !

L'ALMANACH du PÈRE PEINARD pour 1897

Sera enfin mis en vente le Dimanche 22 novembre.

Excusez le retard, on fait ce qu'on peut, on n'est pas des bœufs.

## Frasques de Conscrits

Encore un p'tit verre de vin  
Pour nous mettre en route.  
Encore un p'tit verre de vin  
Pour nous mettre en train !

C'était Jean Carde, conscrit de la classe 1895, et son frère, qui l'accompagnait, qui beuglaient à gueule déployée le refrain ci-dessus, en se rendant à la gare de Lyon pour rejoindre son régiment.

Chemin faisant, et à force de brailler, ils firent, en braves conscrits, plusieurs haltes dans les caboulots. Turellement, en type qui fera un « bon » soldat, Jean Carde exérait déjà l'ennemi naturel du troubade : le pekin.

Les lichaileries se multipliant, les deux frangins complètement imbibés d'alcool, étaient plus saouls que la bourrique à Robespierre. Et fallait les voir débambuler, hurlant des refrains orduriers et patrouillotards.

Ce qu'ils étaient rigolots, les gas !

La caserne n'effrayait pas Jean Carde ; à la bonne heure, il y allait de franc-cœur, la chanson aux lèvres.

Mais, va te faire foutre, y a pas de rigolade pour un conscrit si on ne se jambonne pas un peu avec les pékins. Ça fait la main, pour les futures vadrouilles, quand on aura un sabre accroché au côté, et qu'on assommé un ou deux ciblots, un jour de bordée.

Un bon bougre qui passait tranquillement fut victime des deux brutes. Sans aucun motif apparent, les deux pantoufflards l'invectivèrent de grossières injures et, d'un accord parfait, tombèrent à poings raccourcis sur le bon bougre, le rouant de coups.

Ils n'y allèrent pas de main-morte sur leur victime ; son état est grave : l'œil gauche est déquillé de l'orbite.

Heureusement que des passants s'interposèrent, mais ce ne fut pas sans peine !

Les deux types ont été foutus au clou. Jean Carde sera remis à l'autorité militaire ; quant à son frangin, il trinquera aussi.

—o—  
Eh! bondieu, quand donc que ç'en sera fini de toutes ces dégoûtations ? Faut pas trop en vouloir aux types qui commettent de pareilles choses. L'éducation qu'on leur a fourré dans le ciboulot, l'exemple continuel de troubades se livrant impunément aux pires galvauderies, puis l'attraction, pour des gens de cet acabit, qu'à la vie de troufion, les tourneboule, en fait des bêtes féroces.

Leur incarcération et la condamnation qu'on va leur appliquer n'auront qu'un résultat : de faire de nouvelles victimes !



### Le grabuge de Carmaux

L'inauguration de la Verrerie Ouvrière a eu son épilogue l'autre jour, au comptoir correctionnel d'Albi.

Il fallait ça pour prouver en plein que le petit Barthou est un cousin au grand Nicolas.

C'est bougrement malheureux que la Sibérie soit si loin ! On y expédierait les Carmausiens qui déplaisent au Rességuier — par petits paquets, — comme quand on envoie des troubades périr à Madagascar.

Une huitaine de protos étaient cités à comparaître : un seul s'est présenté ; quant aux sept autres, ils ont fait faux-bond, histoire de prouver qu'ils savent trop bien comment se peser la justice.

Comme témoins, on avait conduit devant le comptoir une kyrielle de larbins à Rességuier : l'un s'est plaint d'avoir encaissé un fameux coup de tampon ; un autre a porté les mains à ses fesses, assurant y avoir une marque de godillot.

Pourquoi, à celui-là, ne lui a-t-on pas fait rabattre sa culotte, afin de reluquer si les ripatons des prévenus s'emboîtaient dans la « marque ? »

Ce qu'on a aussi oublié de demander à ces animaux — et pour cause, — c'est le total des chopines que, ce jour-là, ils lichèrent à la sante de leur singe et de combien fut leur paye supplémentaire ?

Quand les larbins de Rességuier ont eu fini de dégueuler, l'avocat bêcheur a ouvert son robinet.

Après quoi, les trois écrevisses du comptoir ont administré deux jours de clou au prévenu présent ; puis, un mois à Blanc, Rigal, Barguès, Mouysset, Rivière et dix jours à Donat et à Viguière.

—o—  
Ce qu'il y avait de gondolant, le jour du grabuge de Carmaux, le 26 octobre, c'est les précautions prises par les charpentiers à l'Élisque pour n'entouler aucun des braillards de la bande à Rességuier.

Malgré ça, y a eu des erreurs ; quelques-uns de ces malpropres ont été fichés au bloc, mais dès que les pandores s'apercevaient de la boulette, ils étaient tout pleins de prévenances pour eux et les relâchaient presque de suite en les engageant à repiquer au grabuge.

C'est ce que le petit Barthou appelle de la justice distributive.



### La dernière du Ressayguier

Quel sacré bidard que l'illustre patron de Carmaux ! Il n'a qu'à siffler, pour qu'illico, les chats-fourrés se mettent à ses ordres.

Dernièrement, le *Réveil des Verriers* publia une tartine sur son compte.

Vlan ! Ressayguier prend la mouche et met les jugeurs en campagne.

Ca s'est dévidé au comptoir correctionnel de Lyon : Clause, le gérant du *Réveil des Verriers*, a écopé de deux cents balles d'amende.

Et puis, après ?

Ca empêchera-t-il Ressayguier d'être Ressayguier !



### La Grande famille

Toulon. — A la suite d'une marche militaire, la quatrième brigade de marsouins défilait à grands renforts de grosse caisse, sur le boulevard de Strasbourg, le vendredi 13. Comme c'est l'usage, les troubades punis forment un peloton qui marche à la queue de la colonne. Tout par un coup, voilà qu'un pauvre bougre qui faisait partie des punis s'affale comme une chiffe avec tout son fourbi, l'as de carreau et le flingot.

Comme le type faisait la carpe, on le transporta dans une pharmacie voisine, où il fallut plus d'une demi-heure de soins pour le tirer de son évanouissement.

Turellement, les journaux du patelin ont annoncé que si le pauvre troubade était tombé, c'était de sa faute ; il avait été frappé d'une congestion, mais elle était due à l'imprudence du marsouin lequel aurait sifflé du sirop de grenouille pendant la marche.

Bougre de tas d'andouillards ! Bien sûr que ce ne sont pas les galonnards qui pilent leurs hémorroïdes sur la selle de leur canasson, qui s'enfilent de la lance. Puis d'abord, c'est des menteries tout ça. Y a une chose que les journaux ne disent pas, parce que ça atteindrait la grande famille : Le matin même que le griffon, Bernier, tomba, il avait demandé à passer la visite du major, étant très fatigué des suites d'une opération qu'il avait subie pour une hernie, il y a peu de temps.

« Scrogneugnieu, ronchonna le vétérinaire, y a pas de malades les jours de marche. Rompez ! »

Et le pauvre bougre fit la marche, cahin-caha, entraîné par les autres, car tous ceux qui ont passé par la caserne savent que, lors des étapes, quand vous faiblissez, on marche quand même jusqu'à ce que l'on tombe, incapable de mettre une patte devant l'autre.

Bernier peut crampser d'un moment à l'autre : c'est de sa faute, paraît-il. Puis aux yeux des galonnards, la vie d'un troubade est chose de minime importance.

### La crise du tissage

Lyon. — Les crapuleux capitalistes lyonnais appelés soyeux, et qui s'intitulent fabricants de soieries, bien qu'ils ne fabriquent rien du tout (ils ne possèdent même pas d'outillage) ont fait courir le bruit qu'il y avait une reprise dans les affaires.

Ces salauds, qui réalisent le type parfait de l'exploiteur, bouclent jésuitiquement leur budget de fin d'année avec des centaines de mille francs de bénéfice et ils foutent facilement vingt-cinq à trente sous par jour à leurs nègres !

C'est une véritable honte ! A tel point que les bourgeois opportunistes de Lyon eux-mêmes ne peuvent les sentir et leur reprochent leur rapacité ! En effet, c'est un spectacle qui prend aux boyaux le bourgeois le plus endurci, que celui de la misère des canuts.

L'hiver dernier, par suite de l'initiative montrée par la commission du syndicat ouvrier, tous les fabricants qui n'acceptaient pas le tarif avaient été mis à l'index. Cette mesure énergique avait donné d'assez bons résultats. Mais, bast ! le bien-être relatif n'a pas duré.

Dés que les cochons de fabricants n'ont plus eu le pied sur la gorge, ils ont, en cafards qu'ils sont, renié leurs engagements et abaissé les tarifs, spéculant une fois de plus sur la famine pour réaliser des bénéfices scandaleux.

Les journaux de Lyon appellent "l'attention des pouvoirs publics sur la situation des tis-

seurs." Va te faire foutre, ces conseillers cipaux de Lyon sont des moules, bourgeois et réactionnaires en majorité. La caisse des secours est dérisoire, et la somme votée, si l'on en vote, ne changera rien à la situation.

Quant à l'Etat, c'est encore pis ! l'Etat décore les fabricants. On ne peut rencontrer un de ces salauds qui n'ait le ruban rouge... Et il a raison, au moins on sait à qui on a à faire !

Les camarades canuts savent bien qu'ils n'ont à compter que sur eux-mêmes.

Seulement, la lutte est dure. Les fabricants ont petit à petit fait faire leur travail à la campagne, dans les fabriques du Rhône, de l'Isère et de l'Ain. Ils ne donnent aux canuts que ce qui ne peut être fait par la machine. Dans ces conditions, les pauvres bougres travaillent trois ou quatre mois dans l'année. Le reste du temps, ils sont réduits à la mendicité. Si la situation change, ça ne sera foutre pas par l'intervention des pouvoirs publics ! Autant faire un pèlerinage à Fourvières !

### Les esclaves de la mine

Saint-Etienne. — Les prolos des mines de la Loire ne sont pas à la rigolade. Dernièrement, on installa un crible mécanique et cette sacrée bécane qui devrait servir à soulager les prolos ne sert, au contraire, qu'à les esquinter. Les pauvres gas qui ont eu la déveine de tomber là sont en plein esclavage.

D'abord, il faut qu'ils abattent douze heures d'un turbin esquintant (traîner des brouettes toute la journée) ; pour ça, on leur colle trois balles par jour, ce qui fait, en tenant compte de la retenue, juste 57 sous.

Y a guère de quoi se gonfler le mou avec ça ! Dans cet enfer, si par suite d'un avaro quelconque, on est obligé d'arrêter la bécane, illi-co, les surveillants chopent les prolos pour les faire membrer ailleurs, de crainte qu'ils ne se reposent un moment.

Y a surtout un jean-foutre de surveillant, dont le nom s'accorde parfaitement avec sa fonction, qui ne sait quelles mistouffes faire aux prolos. Il en fait du zèle, le salaud, et ce que les bons bougres le portent dans leur cœur !

Ca ronchonne bien un tantinet, on tire à cul le plus possible, mais, foutre, c'est la mauvaise saison et les gas n'osent pas trop roupéter.

Quand la Sociale battra son plein et qu'on sera débarrassés de toute la racaille gouvernante, dirigeante et commandante, ce sera une autre paire de manches : on aura bougrement plus de cœur à la besogne qu'on n'en a actuellement aux mines de la Loire.

### Mossieu Boule-Dogue

Reims. — Un rattacheur qui vient de quitter le baigne Collé m'écrit qu'il y a là-dedans un grand bêta de directeur qui — malheureusement — ne se contente pas d'être une gourde.

A preuve qu'on l'a baptisé **Boule-Dogue**. Si les prolos le détestent, son maître doit le gober, car il a des trucs à lui pour augmenter les bénéfices.

Voici une de ses dernières salopises qui remonte aux derniers jours d'octobre : cinq bobineurs qui n'ont pas seize ans et qui, en vertu de la loi sur le travail des gosses ne font que 10 heures, attendaient qu'à 2 heures, suivant l'habitude, la cloche sonne l'appel.

Ce jour-là, il n'y eut pas de cloche. Au bout d'un instant, s'apercevant que l'heure était passée, les petits gas radinèrent à la boîte ; mais le Boule-Dogue avait donné des ordres interdisant l'entrée.

Le lendemain, le contre-coup gueule comme une baleine après les gosses et administre à chacun trente sous d'amende, — en plus de leur demi-journée qui a été perdue.

A ce compte, les petits prolos — si ça se répétait trop souvent — au lieu de toucher une maigre paye seraient obligés de financer pour travailler au profit de leur exploiteur.

### Chair à turbin!

Blanzay. — Quand les prolos ne peuvent plus turbiner, les patrons n'ont pas le cynisme de les abattre, kif-kif les chevaux fourbus, — ils se contentent de les laisser crever dans un coin.

Dans les mines, plus que partout, ce fourbi se pratique d'une façon abominable. Et, pourtant, c'est le dernier endroit où devraient se voir ces horreurs ! En effet, les Compagnies barbotent aux gueules noires une part de leurs salaires, sous prétexte de leur abouler des secours en cas d'accidents, de maladie, ou de vieillesse.

Un pauvre bougre qui connaît, pour en être

victime, le sans-cœur des capitalistes, c'est Marchandean, un mineur blessé à Blanzay, en 1881. Y a plus de douze ans de ça !

Depuis lors, le gas est incapable de travailler. Et depuis lors, il attend les secours que lui doit la Compagnie.

Le matador de la mine, l'aristo de Gournay, a envoyé paître le malheureux, refusant de lui donner une pension.

Et Marchandean n'est pas seul. Outre lui, y en a une brochette de mineurs aux trois quarts démolis dans des accidents arrivés — ce qui est pire, — par la faute de la Compagnie et qui touchent peau de balle.

Ainsi, tout récemment, un autre mineur, Forest, a été salement attigé : au point que, quand il sortira de l'hospice, il ne pourra plus rien fiche. Le délégué mineur avait prévu l'accident, — et rien n'avait été fait pour l'éviter.

Y a donc pas d'erreur, Forest a été assassiné !

Croyez-vous que la gouvernance va intervenir, chercher les responsables et les fourrer au bloc ?

Ah ouat ! C'est pas son métier.

Elle n'est faite que pour protéger les exploités.

Comme de juste, Forest a des chances d'être aussi bien loti que ses copains : le vétérinaire qui l'a examiné a déclaré que son accident est l'affaire d'une quinzaine. Or, la Compagnie ne finance que si le blessé reste couché plus de vingt jours.

Donc, le truc est pratique : la Compagnie n'a qu'à racoler des vise-au-trou complaisants, — et le tour est joué !

### Contraste

Dieppe. — On a enfoui l'autre jour mossieu le maire et comme c'était un birbe au sac, y avait abondance de jean-foutre, derrière sa boîte à dominos.

Il n'en va pas de même quand il s'agit d'enterrer un pauvre pêcheur ; ça s'opère à la va-jete pousse et, sans flafas, on le fourre à la fosse commune.

Cet hiver, des centaines de pêcheurs vont se trouver sans abri et sans ouvrage, sans autre chaufferette que la lune et le pâle soleil de la saison. Y en a plus d'un qui ne reverra pas le printemps !

Pour ceux-là, on ne fera pas de longs jaspings sur leur tombe comme pour mossieu le maire ; les jean-foutre se borneront à dire : « C'était un voyou, il a évité la prison en crevant ! »

### Tu t'en vas ! ...

Troyes. — L'oignon a renchéri la semaine dernière dans ce patelin ; les guesdistes ont pleuré le départ de Pédron qui a enfin trouvé un fromage.

Le râtelier qu'il n'a pu décrocher sous les auspices des tinettes électorales vient de lui être offert par ses amis de la municipalité d'Ivry : ils l'ont bombardé secrétaire de leur mairie.

Et les collectos de Troyes d'emmancher deux réunions pour chialer en chœur :

*Tu t'en vas et tu nous quitte,  
Tu nous quitte et tu t'en vas !*

La première a eu lieu au cirque Plège ; les socialistes à la manque s'y sont un brin mangés le nez, y a eu du linge sale de lavé... mais, tout ça c'est des cancons de boutique, donc, les bons bougres s'en foutent !

A la deuxième réunion, à Sainte-Savine, les anarchos ont été agonisés de sottises.

C'est la sauce obligatoire de toute réunion guesdiste.

Pédron a dégoûté les menteries en circulation au sujet du congrès de Londres : avec un toupet étonnant il a déclaré que Grave, Malatesta, Pouget s'y sont amenés avec des mandats de syndicats n'existant pas.

Y a qu'un guesdiste pour mentir avec un tel aplomb !

Continuant sur le même ton, le sous-Guesde déclare que si les anarchos font de la propagande dans les syndicats, c'est pour les détruire.

Eux, c'est pas à ça, — au contraire !... Ils ne veulent détruire que les syndicats qui n'acceptent pas de leur faire la courte échelle pour arriver à l'assiette au beurre.

On l'a vu à Troyes, y a pas six semaines : ils ont fait des pieds et des pattes pour empêcher la création du syndicat des rebrousseurs, — simplement parce qu'il est anarcho. N'ayant pas réussi à le tuer dans l'œuf, ils ont tenté de faire naître des querelles.

Les salopauds en ont été pour leurs frais ! Le syndicat des rebrousseurs est plus guil-



leret-que jamais. — et au lieu d'y faire de la politcaillerie on ne s'y occupe que des questions sociales.

**Marriage d'un sac d'écus**

Wareq est un petit patelin des Ardennes qui était en fête l'autre jour : il s'agissait de marier le sac d'écus du plus gros exploitateur du pays. Ce sac d'écus est une fille.

On aurait dit que le patelin était envahi par dix batteries d'artillerie, tellement les pétarades ronflaient. — c'était pas pire qu'à Cherbourg pour le débarquement de Nicolas.

Les prolos de l'exploitateur étaient de la fête ! Les pauvres gourdiflots, gais et contents, avaient oublié les réductions de salaire que leur a infligé le capitalo. — médaillé avec le travail et le talent de ses exploités.

Pour récompenser leur avachissement, le birbe leur a aboulé trois cents balles... qu'il rattrapera haut la main à la première commande.

Et dire que Wareq a quasiment été l'avant-garde du socialisme dans les Ardennes.

C'est bougrement triste. Pauvres prolos, avez-vous donc oublié que chaque rognage de salaire faisait une diminution de tartines pour les gosses ?

Et ce que votre exploitateur doit se foutre de vos fioles. Pour trois cents balles, il vous a à ses pieds ! Pour le double, que ne vous ferait-il pas faire ?

Il doit se dire que vous êtes kif-kif les goujons, qu'on vous prend par la gueule.

**LA CLAMEUR**

Il y a près de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau ; on est tous d'accord là-dessus.

Nous aurions voulu faire paraître *La Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut encore se réaliser : il nous faut patienter !

Des camarades ont déployé force activité pour aider à la rapide éclosion de *La Clameur*. Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le quotidien serait sorti de sa coquille.

Et « les autres » dont nous parlons existent ! Seulement, pris par les mille difficultés de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître *La Clameur*, ils ne se sont pas empressés d'aider à sa naissance.

De là un regrettable retard ! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire, donnent un coup de collier.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de *La Clameur* est double.

Primo, nous avons mis en vente, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journaux et publications populaires*.

Quoique cent francs soit une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarissant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des bons d'abonnement de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous :

Chaque bon donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le bon d'abonnement est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le bon complet qui est détaché et donné au souscripteur.

Les bons d'abonnement sont réunis en carnets de quatre ou cinq bons que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus : chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50, ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le bon entier ; les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occuperont de récolter des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des

bons : ils nous font parvenir les fonds au fur et à mesure qu'ils recueillent les souscriptions.

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit : nous sommes désormais assurés d'atteindre le but. — un peu plus tôt, un peu plus tard, *La Clameur* paraîtra. — et vivra !

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner, sous le prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite reconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant joyeusement le succès, qu'ils patientent... en faisant de la propagande pour *La Clameur*.

E. POUGET. F. PELLOUTIER.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

F. Pelloutier, 5, rue de l'Entrepôt, Paris.  
E. Pouget, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

**Tournée de Conférences**

Le camarade Broussouloux continue sa tournée de conférences par Lyon, Grenoble, Valence, Romans.

Les camarades de ces villes, ainsi que des villes intermédiaires où il y aurait possibilité de faire des conférences, sont priés d'écrire illico, soit au Père Peinard, soit à Vienne, au camarade Auguste Garnier, 22, rue Victor Faugier, à l'effet de s'entendre avec le conférencier.

**Communications**

Paris. — Les *Libertaires* du XIV<sup>e</sup> arrondissement, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Labeis, 11, rue Desprez.

— Groupe de propagande libertaire, tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, 127 bis, avenue Philippe-Auguste.

— La *Jeunesse Libertaire* et la bibliothèque sociologique du XII<sup>e</sup>, samedi et lundi, salle Mathieu, 8, place Daumesnil, tous les camarades sont invités à ne pas manquer.

— *Jeunesse libertaire* du XIX<sup>e</sup>, samedi, réunion 36, rue d'Allemagne.

— Les *Libertaires* des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> arrondissements, les jeudi et dimanche, chez le bistrot, 91, faubourg du Temple.

— Les *Naturiens*, groupe de prolétaires revendiquant l'état naturel, se réunissent tous les mardis, 31, rue des Abbesses.

— *Jeunesse libertaire* du XV<sup>e</sup>. Réunion tous les jeudis chez Béra, marchand de vins, boulevard de Grenelle, 116, et tous les dimanches, causerie suivie d'une soirée familiale.

— L'*International scientifique* se réunit tous les mardis à 9 heures, salle Ronoblet, 281, rue St-Denis, au premier.

— *Libertaires* du XII<sup>e</sup>, 59, rue de la Glacière. Samedi, conférence par un camarade sur l'Agriculture.

— Les *Sans-travail*. — Nous rappelons aux camarades qu'une grande réunion en faveur des sans-travail aura lieu dimanche, à 2 heures de l'après-midi, salle du Commerce, 91, faubourg du Temple. Tous les sans-travail, les creve-de-faim sont invités. Nous espérons que tous les compagnons répondront à notre appel et viendront en grand nombre à cette réunion.

**Les Organisateurs.**

Orateurs inscrits : Tortelier, Elie Murmain, Gasquet, Buteaud, Sadrin, Prost, etc., etc.

— Les *Naturiens* (de la Bastille). — Tous les samedis, à 9 heures du soir, salle Maurice, 183, rue Saint-Antoine. Causerie par Bigot.

— Les *Libertaires* des Quatre-Chemins sont priés de se réunir dimanche, à 2 h. 1/2 de l'après-midi chez Lafont, 53, route de Flandre. Urgence.

— Samedi, 28 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Globe, 100, rue Cardinet, conférence publique et contradictoire.

Ordre du jour : l'Eglise et l'Anarchie.

Entrée : 0 fr. 25.

— Les *anti votards* sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le vendredi, 20 novembre, salle Leroy, 37, rue de Clignancourt à 8 heures 1/2 du soir.

Urgence.

— Les *Egoux du XVII<sup>e</sup>* se réunissent tous les mercredis, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Chalet, 1, rue Cardinet (angle de l'avenue Wagram et de la rue de Courcelles).

Si cela convient à nos amis, nous nous occuperons dès la première réunion de l'organisation d'une soirée familiale qui inaugurerait nos prochaines causeries hebdomadaires d'hiver.

— **Puteaux.** — Samedi, 21 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Paulus, rue de Paris, 73, soirée familiale.

Le père Lapurge, Paul Paillette dans leurs œuvres. Chants et poésies.

Entrée 0 fr. 40.

— **Plaine-Saint-Denis.** — Samedi, 18 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Eglott, avenue de Paris, 173, conférence publique et contradictoire.

Ordre du jour : l'Eglise et l'Anarchie.

Entrée : 0 fr. 25.

— **Lyon.** — Les camarades sont priés de se rendre au local habituel pour l'organisation d'une soirée familiale, avec Broussouloux comme conférencier, le dimanche 22 courant.

— **Reims.** — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient tous les purotins du faubourg Cérés qui désireraient lire les écrits libertaires et qui n'ont pas les moyens de se les payer, qu'il se fera un plaisir de leur en prêter pour une période de quinze jours au moins.

— **Chalon-sur-Saône.** — Les *talleurs libertaires*. Rendez-vous tous les lundis à 8 heures et demie du soir chez Guillon, 49, rue Saint-Georges. Cours de coupe gratuit pour les camarades.

— *Jeunesse anti-patriote.* — Tous les jeudis, à 8 heures et demie du soir, au local convenu.

— *Les Amis de la Liberté.* — Tous les dimanches, à 8 heures et demie du soir, au local habituel. Causerie familiale, chants et poésies.

— **Roubaix.** — Le *Père Peinard* sera vendu le samedi matin, Grand-Place : à midi, pont Saint-Vincent : à une heure, à l'Alouette : le soir, au Parapluie. Le lundi, à midi, marché au charbon ; le soir, place Fosses aux Chênes. Le mardi soir, place du Trichon.

**Pétite Poste**

B. Bougie ; S Roubaix ; L. Le Mans ; D. Lille ; R. Limoges ; L. Luri ; D. Béziers ; K. Rennes ; P. Chigny ; J. Chalon Sur-Saône ; W. Saint-Nazaire ; V. Nîmes ; F. Toulon ; V. Reims ; W. Fresnevillle ; C. Havre ; P. Saint-Etienne ; H. Angers ; P. Trélazé ; M. Oyonnax ; G. Domarain ; A. G. Charleroi ; L. Toulouse ; D. Epinal ; V. Alger ; A. Marseille ; G. Carmaux ; O. Toulon ; G. Beauvais ; M. Saint-Clair ; T. Haudrey ; B. Bourges ; M. Troyes ; P. Le Mans ; L. Brest ; G. Rouen ; M. Avignon. Reçu règlements et abonnements, merci.

— E. C. Ne veux en rien me mêler à ces discussions. — E. P.

— V. Nîmes. T'écritai d'ici quelques jours.

A. P., a Chigny. — Ne connais pas le dessin dont tu parles.

V. Reims. — *Entre Paysans*, épuisé ; sera réimprimé sous peu.

Un camarade pourrait-il disposer du *Procès de Lyon, de 1883* ? — Si oui, répondre aux bureaux du *Père Peinard*.

**EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "**

	Aux bureaux	France
Variations <i>Quedistes</i> , par Émile Pouget (brochure).....	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896.....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.....	0.10	0.15
Guêles Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Lucie, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
Le Pain Gratuit, par Barricand, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Gravo, le volume.....	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.....	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

*Camaros, dimanche 22 novembre 1896*

**L'Almanach du Père Peinard POUR 1897 (an 105)**

Comme les années précédentes, l'Almanach sera farci de chouettes dessins, bourré de galbeuses tartines et aura une riche couverture illustrée en couleurs.

Prix : 25 centimes  
Pour le recevoir franco, 35 centimes

Prière aux vendeurs de faire savoir au plus tôt le chiffre d'exemplaires qu'ils désirent afin de fixer le tirage.

Adresser les demandes aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

**LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.**

Le gérant : C. FAVIER.  
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris





Automne.